

LES
FÊTES DE CHAMBLY

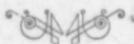
6 SEPTEMBRE 1915

SOUVENIR DE LA CÉLÉBRATION
DU
250ème Anniversaire de la Fondation de Chambly

1665 - 1915

Par l'abbé Elle-J. Auclair

Secrétaire de la Rédaction à la *Revue Canadienne*



Extrait de la *Revue Canadienne* (novembre 1915)

MONTREAL

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
249, rue LaGauchetière Est

154
DE
2/2

LES
FÊTES DE CHAMBLY

6 SEPTEMBRE 1915

SOUVENIR DE LA CÉLÉBRATION
DU
250ème Anniversaire de la Fondation de Chambly

1665 = 1915

Par l'abbé Elie-J. Auclair

Secrétaire de la Rédaction à la *Revue Canadienne*



Extrait de la *Revue Canadienne* (novembre 1915)

MONTRÉAL

ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
249, rue Lagauchetière Est

FC 2719

053

1912

1915

1918

Les Fêtes de Chambly

LE 6 septembre 1915, ont eu lieu, à Chambly, de belles fêtes, religieuses et patriotiques tout ensemble, organisées pour célébrer le 250ème anniversaire de la fondation de cette prospère localité. On a revécu là, en un jour inoubliable, grâce aux évocations les plus éloquentes et même les plus poétiques, deux siècles et demi d'histoire. Nous ne voulons pas écrire ici un compte-rendu. Cela nous obligerait à des précisions et à une exactitude dont nous sommes incapable, n'ayant pu assister personnellement à la célébration. Mais tout simplement, à propos des fêtes de Chambly, nous voulons raconter à nos lecteurs ce que ces manifestations et ces évocations nous ont rappelé, ce qu'elles nous ont suggéré et ce qu'elles nous ont fait regretter.

Nous n'aimons pas assez notre histoire, pourtant si belle. Nous sommes hélas ! de notre siècle et de notre temps, d'un temps et d'un siècle qui sont d'abord utilitaires. Il faut que ça paye, en argent sonnante ! Les mots de vertu, d'honneur et de gloire, ont beaucoup perdu de leur valeur, au sens relatif nous voulons dire. C'est comme pour le bon Dieu, qu'un si grand nombre s'obstinent dans le monde à ignorer, sinon à méconnaître. Il a été dit, ces mois derniers, à plusieurs reprises, que la grande guerre, qui sévit actuellement, ramènerait le monde à des vues plus justes. Peut-être, en effet. En tout cas, dans le domaine des affaires publiques surtout, il nous faudrait plus de fierté et plus de dignité de vie. Nous parlons évidemment des tendances générales au temps où nous sommes. Car nous savons bien qu'il y a encore des gens qui croient à la vertu, à l'honneur et à la gloire. Mais d'une façon géné-

rale, la foi et l'idéal ne sont plus au niveau qui convient pour l'honneur de l'esprit et du coeur de l'homme. Or l'histoire, croyons-nous, ou mieux l'étude et le culte de l'histoire nous vaudraient sûrement beaucoup pour le relèvement de l'idéal et pour l'élan de la foi.

A ce sujet, la journée des fêtes de Chambly a été des plus précieuses. Mais d'abord rappelons la page d'histoire qu'il s'agissait d'évoquer, en la plaçant dans son cadre naturel.

Il n'est pas d'endroit plus charmant ni plus pittoresque au Canada que le bassin de Chambly. Le Richelieu, si bien nommé, semble s'y recueillir pour former une baie aux eaux tranquilles des plus gracieuses. Le site est superbe, le panorama ravissant, avec au loin pour varier la coupe de l'horizon la montagne de Rougemont en face, puis celle de Saint-Hilaire sur la gauche. Un artiste de talent trouverait là des sujets dignes du pinceau d'un Raphaël ou d'un Poussin. Le village, disons plutôt la petite ville, est comme assis en rond au fond de la baie jolie, avec au centre la belle église, dont les pans de mur sont en vieilles pierres de course et la façade en pierres taillées. Devant l'église, il y a la statue de l'ancien curé Mignault (1817-1866), une oeuvre de Philippe Hébert qui a du cachet et du sens. Il y a aussi, à l'avant de la place de l'église, juste au bord de la baie, de l'autre côté du chemin public, la nouvelle statue du Sacré-Coeur qui a remplacé la croix de Tempérance qu'avait plantée Mgr Forbin-Janson au milieu du siècle dernier. Plus loin, sur la droite, juste en face de la maison de la famille Larocque, il y a le monument du héros de Châteauguay, De Salaberry, une autre oeuvre d'Hébert, que le fondeur Hérard, un ouvrier de talent, avait coulé dans le bronze il y a trente-cinq ans. Plus loin encore, du côté du *canton*, il y a le *fort*, l'historique fort — qui tient une si grande place dans l'histoire des origines de Chambly. Et tout cela indique déjà qu'on se souvient à Chambly, que le passé compte pour

quelque chose, que l'histoire, en un mot, y est en honneur. C'est qu'aussi en notre pays encore jeune Chambly peut passer pour une personne d'âge vénérable. Après Notre-Dame de Montréal, qui date en fait de 1642, c'est Chambly, dans notre région, qui vient en second comme desserte ou paroisse. Elle remonte à 1665, bien qu'elle n'ait été érigée en paroisse canonique qu'en 1721, par Mgr de Pontbriand. M. l'abbé Laforce, l'actuel curé de Chambly, entend justement qu'on ne l'oublie pas. Les fêtes de 1915 avaient pour but, sans doute, de glorifier la relique vénérable qu'est l'historique fort Saint-Louis ou Pontchartriu; mais ce n'était pas leur unique but. C'est la fondation de Chambly, de tout Chambly, qu'on commémorait. Et c'est le point de vue auquel il faut se placer pour bien comprendre le sens de cette manifestation.

Chambly est donc, tout au moins comme desserte, née en 1665. Le *Décour* de Montréal, dans sa livraison du 4 septembre, publiait en première page des notes historiques très intéressantes sur les origines de Chambly et de son fort. Nous nous permettons de les reproduire en entier. L'historien anonyme qui les a rédigées ne nous en voudra pas, nous en avons la confiance, de les conserver dans les pages de notre *Revue Canadienne*, pour l'instruction des jeunes générations.

Chambly, écrit-il, occupe à peu près le centre de la vallée du Richelieu. A proximité de Montréal, du lac Champlain, du Saint-Laurent, il commanda longtemps en son milieu l'une des plus fertiles régions de la Nouvelle-France. S'il n'a été le témoin d'aucune grande bataille du régime français, il a vu passer successivement au pied de ses murs les armées d'invasion envoyées par les Iroquois et les Anglais de la Nouvelle-Angleterre. C'est là aussi que se rencontrent les belles troupes de Tracy et de Montcalm, et que les routes divergent vers Montréal, Québec, Albany, New York. Lutttes militaires, politiques, commerciales et diplomatiques, la vallée du Richelieu en a vu se dérouler en grand nombre dans l'espace de ses deux siècles d'histoire. — Elle fut, en effet, pendant tout

ce long espace de temps, la porte méridionale du Canada, commandant la route de l'Hudson, vers New York et la Nouvelle-Angleterre, et la route du Saint-Laurent vers Montréal et Québec. C'est par là tout d'abord que nous viennent les bandes insaisissables des féroces Iroquois qui répandent la terreur de leur nom du Mississippi à l'ouest jusqu'à l'Ohio au sud. A l'est, les héroïques Abénaquis font bonne garde sur la frontière de l'Acadie et surveillent la route Kenebec-Chaudière. Ils rejettent les Iroquois sur le Richelieu qui, par contre, les conduit jusqu'au coeur de la Nouvelle-France. Ils s'y élancent, favorisés dans leur marche par le cours si régulier — à l'exception de deux ou trois endroits — du déversoir du grand lac de l'intérieur, et par les forêts de hauts pins qui offrent aux partis indiens un abri sûr et une route toute faite. Au Cap Massacre, en 1610, à Carillon, en 1611, Champlain démontre aux Iroquois la supériorité des armes européennes. Mais la leçon tourne bientôt, depuis que les Anglais les ont armés, contre les Français du Saint-Laurent. Par le Richelieu, les Iroquois menacent longtemps Montréal et surtout les Trois-Rivières. Le fort bâti à son embouchure dans le Saint-Laurent, en 1642, ne leur inspire guère de crainte, tant à cause de sa faible garnison qu'à cause de la facilité de le contourner par les dépressions de Chambly ou de Saint-Jean. La destruction des Hurons amène les Iroquois aux portes de Montréal. Le sacrifice de Dollard et de ses braves compagnons n'est qu'un épisode d'une guérilla qui menace à la fois les trois tronçons si peu soudés de la colonie laurentienne. Les pouvoirs publics enfin s'émeuvent et le célèbre régiment de Carignan-Salières vient sauver la colonie. Le vice-roi, de Tracy, ne trouve rien de mieux à faire que de fermer la route du Richelieu aux Iroquois. Les forts de Sorel, Chambly et Sainte-Thérèse, bâtis en 1665, sont les trois premiers d'une longue chaîne de forts qui, par Frontenac, Niagara, le Sault-Sainte-Marie, s'étendra bientôt tout autour des régions soumises à la domination effective des Iroquois.

M. de Tracy n'est pas plus tôt arrivé à Québec — 30 juin 1665 — qu'il envoie le capitaine Jacques de Chambly élever, au pied du rapide Saint-Louis, un fort en bois de forme rectangulaire et flanqué de bastions. La palissade s'élève à une hauteur de 15 pieds. Parti des Trois-Rivières le 10 août, M. de Chambly est au saut du Richelieu le 22 du même mois avec des barques et des cha'oupes. Les jésuites Chaumouot et Duperron l'accompagnent. Ce dernier y meurt le 10 octobre. Le Père Albanel est aussitôt nommé pour le remplacer au fort. Le 29 janvier, le gouverneur Denonville arrive au fort Chambly avec les 500 à 600 hommes qu'il conduit

en guerre contre les Iroquois. Le 8 mars, il y est de retour après avoir perdu une soixantaine d'hommes, morts de misère et de froid ou égarés dans les bois. Denonville reproche vivement au Père Albanel d'avoir entravé le succès de cette expédition en empêchant les Algonquins de se joindre à lui. Plus tard, il reconnut son erreur et fit réparation au Père Albanel. Dans l'été de 1666, de Tracy séjourna quelque temps au fort Chambly, avec sa belle armée de 1,500 soldats qu'il menait contre les Iroquois. Après cette affirmation de la supériorité des Français sur les Iroquois, les forts bâtis par les soins de Tracy jouent le double rôle de briser l'élan des barbares et de permettre l'extension des cultures.

Quant au fort de Chambly, sa situation sur la rive gauche du Richelieu, au pied du rapide qui intercepte la navigation, le rend presque imprenable et le fait dominer sur toute la rivière. Les colons se groupent nombreux sous sa protection. La vie y est facile sinon paisible : dans le Richelieu et le bassin de Chambly, une pêche abondante ; dans les bois, une chasse inépuisable, castors, loutres, orignaux, oiseaux de toutes sortes.

Aussi, dès 1672, le Père Lemercier peut-il rendre ce témoignage significatif à l'oeuvre de M. de Tracy : " Les forts de Richelieu voyent autour d'eux des campagnes défrichées couvertes de très beaux blés. " Le capitaine de Chambly a marché à la tête de soixante-cinq seigneurs qui se sont partagé le Canada en 1666. Au témoignage de Frontenac, c'est lui qui, en 1673, possède la plus belle habitation de la colonie. Mais les Iroquois n'ont pas abdiqué leur vieille haine contre les Français et en 1687, quand s'ouvre à Chambly même (par la capture de quelques colons) la seconde guerre iroquoise, les Anglais forment leur arrière-garde et la vallée du Richelieu est une fois de plus le principal théâtre des hostilités. Le fort de Chambly n'y joue guère qu'un rôle effacé. Les Iroquois l'évitent en passant par la dépression qui mène de Saint-Jean à la Prairie-de-la-Madeleine. Tous les ans, de 1689 à 1695, on les trouve sur les deux rives du Saint-Laurent, sans qu'il y soit fait mention de la garnison de Chambly, réduite en 1709 à un seul soldat, sous le commandement de Paul d'Ailleboust, sieur de Périgny. Mais la population pénètre lentement dans les terres à l'est et Monnoir, en face de Chambly, est concédé en 1708.

La crainte des Anglais et le souvenir des luttes du passé attirèrent de nouveau l'attention de l'administration de la colonie sur l'excellente situation stratégique de Chambly. La reconstruction du fort y fut arrêtée entre le gouverneur, l'intendant et la métropole. Au bout de deux ans

(1709-1711), un vaste quadrilatère flanqué de quatre bastions, d'un développement total de 720 pieds, remplaçait le vieux fort de palissades qui tombait en ruines. Derrière ses murs de pierre pouvaient s'abriter 500 soldats, pourvus de tout ce qui est nécessaire à un séjour prolongé. Jusqu'en 1743 cependant la garnison ne comprit qu'un petit nombre de soldats, mais la population des alentours y était déjà nombreuse. Aussi Lanouiller de Boisclerc fait-il percer une voie de pénétration du nord au sud de la colonie en 1747. Elle part, en face de Montréal, de la Prairie, gagne le Richelieu à Saint-Jean, se poursuit jusqu'au fort Saint-Frédéric. Elle a même ainsi jusqu'à New York, qu'elle met en communication avec Montréal. L'établissement du fort Saint-Frédéric (sur le lac Saint-Sacrement), en éloignant Chambly de la tête des possessions françaises, donna l'idée de le détruire. Franquet est de l'avis contraire. " Chambly soutient, dit-il, la navigation sur la rivière Richelieu, sert d'asile aux habitations (sic) y répandues, offre une retraite assurée à des troupes qu'on aurait postées en avant. "

Pendant la dernière guerre du régime français, le fort de Chambly reçut l'armée qui allait se couvrir de gloire à Carillon et à Saint-Frédéric. Mais à son tour, à la fin d'août 1760, il fut investi par des troupes anglaises. La garnison, qui n'était que de 50 hommes commandés par le capitaine Lusignan, se rendit bientôt à discrétion. Le projet caressé par Nicholson en 1711 était exécuté par Amherst cinquante ans plus tard.

Si l'on en croit Aubury, cet officier de l'armée de Burgoyne qui relate son voyage de Québec à Saratoga, les habitants de Chambly ne regrettèrent pas longtemps le régime français. On en trouve un bon nombre faisant cause commune avec les insurgés américains. Ils font partie de la petite armée qui prend presque sans coup férir le fort de Chambly le 18 octobre 1775. Le major Jos. Stopford, commandant du fort, aurait pu soutenir un long siège puisqu'il avait sous ses ordres près de 100 hommes, des approvisionnements et des munitions considérables (six tonnes de poudre). Le 16 juin de l'année suivante, les Américains évacuaient le fort après y avoir détruit tous les ouvrages en bois et les bateaux en construction. Carleton le restaura aussitôt et y mit une forte garnison tant que dura la guerre de l'Indépendance.

Enfin en 1812, le fort de Chambly, réparé et mis à neuf, fut le lieu de concentration des troupes et des milices canadiennes réunies pour résister à l'invasion américaine par la vallée du Richelieu. Il s'acquitta fort bien du rôle que lui avait attribué Franquet en 1753. En 1837, les Canadiens

s'y réfugièrent en grand nombre pour se mettre à l'abri des insultes des troupes en campagne.

Depuis cette époque, le temps a naturellement accompli son oeuvre de démolition. Les pierres du vieux fort sont toutes tombées les unes après les autres, jusqu'au jour où elles furent relevées par les soins d'un pieux archéologue qui voua sa vie à la conservation de ce dernier vestige de la domination militaire de la France dans cette fertile vallée du Richelieu. Il y a 40 ans, M. J.-O. Dion terminait une brochure sur le vieux fort de Chambly par ces mots qui furent son programme à lui : " Abandonnée de tous, cette relique d'un temps qui n'est plus s'affaîssera bientôt sous le poids des années, si des mains protectrices ne se hâtent de la sauver d'une destruction totale pour conserver religieusement aux générations futures ces antiques murailles qui ont abrité un si grand nombre de héros, dont la mémoire nous a été transmise par l'histoire et les manuscrits de l'époque." — M. Dion fut ce restaurateur et ce conservateur, et il veille avec une sollicitude touchante sur cette précieuse relique qui rappelle tout ce long passé de gloire et d'honneur dont la France nous a confié le dépôt sur cette terre d'Amérique.

* * *

C'est tout ce passé de gloire et d'honneur qu'il s'agissait d'évoquer et de célébrer par les fêtes du 6 septembre dernier. Disons tout de suite d'un mot qu'on y a magnifiquement réussi et que le Chambly d'aujourd'hui, comme il a été écrit, s'est montré digne du Chambly d'autrefois.

Un comité avait été formé qui vit à l'organisation et à l'exécution du programme des fêtes. Voici comment il se composait : M. l'abbé C. Laforce, curé de Chambly (*bassin*), président honoraire ; M. l'abbé C. Villeneuve, curé de la nouvelle paroisse de Chambly (*canton*), vice-président honoraire ; MM. G.-N. Ducharme, A. Brunelle et J.-O. Dion, membres honoraires ; M. le Dr J. Martel, président actif ; MM. J.-E. Robitaille, A. Geoffrion, C. Brunelle, A. Béique, N.-G.-A. Pouliot, membres actifs ; et enfin, M. le notaire J.-F. Manseau, secrétaire. D'autres comités, pour la réception des invités, pour les déco-

rations, pour le banquet, etc., avaient été constitués. Mais nous n'insistons pas sur toutes ces nomenclatures. Qu'il nous suffise de dire que, grâce à l'initiative et au zèle des membres du comité général et des comités adjoints, la population des deux Chambly, du *bassin* et du *canton*, fit dignement et brillamment les choses.

Les décorations aux maisons et l'illumination le soir furent magnifiques. On en jouit surtout, comme aussi du joli feu d'artifice qui fut lancé, quand eut lieu, dans la soirée, la longue procession d'automobiles et de voitures par les rues de Chambly (*bassin*) et jusqu'au *canton*. Le matin également, l'aspect du paysage et l'animation des gens produisaient le meilleur effet, quand on se porta en foule au devant de l'escorte d'honneur qui était allée chercher Mgr l'archevêque Bruchési, les autres évêques et les invités de marque qui arrivaient de Montréal en autos. A l'entrée de la paroisse, sur le chemin de Chambly, M. Alphonse Brunelle, maire de la paroisse, au nom de ses concitoyens, reçut officiellement Monseigneur et les autres arrivants. La fête commençait. Une foule immense, vingt ou même vingt-cinq mille personnes devaient y prendre part. Jamais, sans doute, Chambly n'avait connu pareille affluence. Tout se passa dans l'ordre le plus parfait, et à la satisfaction de tous.

Le programme comportait trois réunions différentes : à l'église dans la matinée, au banquet le midi, et au fort dans l'après-dîner.

* * *

A l'église d'abord. Il y eut messe pontificale à 9.30 heures. Mgr Bruchési officiait, ayant M. le chanoine C.-M. Lesage, ancien curé, comme prêtre-assistant, MM. Villeneuve, curé de Chambly-Canton, et Hurteau, curé de Saint-Basile, comme

diacres d'honneur, et MM. Chabot et Flood, comme diacre et sous-diacre d'office. Mgr Forbes, évêque de Joliette, et Mgr Gauthier, évêque-auxiliaire de Montréal, ainsi qu'une cinquantaine de prêtres environ, étaient présents au chœur. Il convient de souligner la présence de M. le chanoine Lesage, qui assistait immédiatement Monseigneur. Les anciens de Chambly le revoyaient tous avec bonheur. Pendant vingt-cinq ans, en effet, de 1885 à 1910, M. Lesage, chanoine de la cathédrale de Montréal, fut curé de Chambly, et il a laissé au milieu de ses anciennes ouailles le meilleur souvenir. De même, plusieurs enfants de Chambly, devenus prêtres, avaient tenu à se rendre ce jour-là au village natal. Et combien de citoyens marquants du monde civil avaient fait de même! C'était bien pour tous la fête de la paroisse, une fête comme on n'en voit qu'une fois dans sa vie. La partie musicale pour la messe avait été confiée au chœur de Saint-Louis-de-France de Montréal. C'était assurer d'avance le meilleur succès.

Il convenait absolument, nous tenons à le faire remarquer, que le glorieux anniversaire de Chambly fût ainsi en premier lieu célébré aux pieds des saints autels. Car, on ne le répétera jamais assez, c'est la religion qui a fait notre pays. A Chambly notamment, depuis les Pères Chaumonot et Albanel jusqu'à MM. Lesage et Laforce, c'est-à-dire depuis 1665 jusqu'à 1915, les missionnaires et les curés ont été l'âme de la vie de la paroisse. Ils ont prêché, ils ont enseigné, ils ont conseillé, ils ont dirigé. Il était juste qu'on rendit avant tout hommage au Dieu bienfaisant dont ils furent les ministres et dont ils ont dispensé les faveurs. (1)

(1) Voici la liste des anciens missionnaires et curés de Chambly, telle qu'elle se lit dans *Le Canada Ecclésiastique* de 1915. Nous retranchons, pour simplifier, les noms de baptême. — *Anciens missionnaires*. — De 1665 à 1720 : Pères Chaumonot et Albanel, jésuites; MM. Pommier, Du-

C'est de cette pensée générale que s'inspira l'actuel curé, M. l'abbé Laforce, dans l'allocution qu'il prononça à l'évangile de cette messe pontificale. Il sut trouver, en remerciant Mgr l'archevêque, les évêques et les prêtres, et toute l'assistance distinguée qui se pressait dans le vieux temple, d'avoir bien voulu répondre à l'appel de Chambly, des expressions très heureuses pour dire la joie de tous. Il eut le bon goût de n'oublier personne. Il se félicita d'avoir à saluer la présence de ces évêques, de ces hommes d'Etat, de ces enfants de Chambly, venus d'un peu partout, prêtres ou laïques, " accourus sur les bords de notre bassin, pour se rafraîchir à son contact et puiser dans les souvenirs de leurs aïeux un courage nouveau pour continuer les bons combats ". En particulier, M. le curé Laforce eut un mot très aimable pour son prédécesseur, M. le chanoine Lesage. Ce mot fit impression. Enfin, il annonça avec un égal bonheur le prédicateur du jour, Mgr Georges Gauthier, évêque-auxiliaire de Montréal, " qu'il nous tarde, disait-il, de voir monter dans cette chaire et d'entendre prononcer ce discours qui ne manquera pas de remuer tous les coeurs ".

De fait, après l'allocution de M. le curé, qui fut très gou-

plain, Thierry, Delorme, (séculiers), Pères Dublaron, Eyslon, Cheireau, Delino, Durand, Dumesny, récollets, MM. Goschier (sulpicien) et Séré (séculier). — *Anciens curés.* — Pères Drué (1721), Le Poyvre (1722), Dené (1723), Verge (1724), Le Vasseur (1724-1746), Carpentier (1746-1763), Berey (1763-1769), tous récollets ; puis viennent des prêtres séculiers, MM. Petrimoult (1769-1777), Mennard (1777-1792), Picard (desservant) (1792), Chauveaux (1792-1794), Berthiaume (1794-1796), Dubois (1796-1804), Bédard (1804-1817), Mignault (1817-1866), Huberdault (1866), Thibeault (1866-1880), Lesage (Georges) (1880-1885), Beauchamp (1885), Lesage (Médéric) (1885-1910), Boissonneault (1910-1911), Laforce (1910-....). — L'actuel curé, M. l'abbé Charles Laforce, est assisté par M. l'abbé Fortin, vicaire. Depuis 1910, Chambly-Canton a son curé, M. l'abbé Charlemagne Villeneuve. Ajoutons que M. l'abbé Joseph Saint-Denis, le rubriciste le mieux connu de la province, est en résidence à Chambly depuis une dizaine d'années.

tée, Mgr Gauthier parut en chaire et parla, à son ordinaire, avec une aisance et une maîtrise superbes. En commençant, le prélat évoque le point d'histoire qui est en cause. C'est le 10 août 1665 que Jacques de Chambly, avec deux compagnies de Carignan, partait des Trois-Rivières pour venir jusqu'ici, jusqu'au Sault-aux-Iroquois, comme on disait alors. C'est d'ici, du fort Saint-Louis, que partirent pendant quinze ans les expéditions contre les Iroquois. C'est ici, " sous le couvert de ses ouvrages de défense, que les soldats, qui maniaient la charrue avec la même vigueur que le mousquet, commencèrent de défricher et jetèrent dans les sillons péniblement tracés la première poignée de blé ". Au fond de tout cela, je veux dire de ces commencements assez obscurs en somme, l'orateur voit se lever les missionnaires, les découvreurs, les colons-laboureurs... et " ces femmes d'élite, qui furent leurs épouses et qui furent nos mères, et qui restent, par le partage qu'elles ont accepté de la vie des premiers défricheurs, aussi bien que par leur féconde maternité et leur fermeté chrétienne, les premiers auteurs responsables du *miracle canadien* ". " Quand vous passez auprès de ces champs découverts, continue le prédicateur, où les blés frissonnent sous la brise comme les eaux de votre beau bassin, pensez-vous aux labeurs de ceux qui vous ont précédés?... Pensez-vous au patrimoine moral et spirituel qu'ils ont accumulé?... C'est la substance et la moëlle de nos traditions nationales ! " Et Mgr Gauthier en arrive ainsi à la division de son discours, dans lequel il entend prêcher l'amour de la terre, la ferveur et l'austérité de la vie de famille, et enfin l'attachement à la foi catholique. Le cadre de cet article ne nous permet pas de suivre ce discours dans toutes ses parties. Nous le regrettons. L'évêque-auxiliaire de Montréal a le talent de ramasser en des phrases pleines de sens autant qu'harmonieuses et élégantes, et d'illustrer par des comparaisons et des figures de langage qui

sortent du sujet même et qui marquent fortement l'idée, les plus naturels, les plus heureux et les plus riches développements. Il se demande donc, cette fois, s'il faudra prêcher au Canadien le retour à la terre, revivifier chez nous l'esprit de la famille, et enfin exhorter les nôtres à l'amour de la religion et au respect de la foi ? Il lui paraît que l'amour de la terre n'est plus ce qu'il devrait être, il espère que l'un des effets de la guerre sera de ramener les fils du sol aux saines besognes de la vie des champs. Il peint l'esprit de la famille canadienne, tel que nos ancêtres l'avaient faite, et adjure qu'on la défende contre le luxe et le désir de jouir, contre l'impatience des enfants à s'émanciper, contre les jalousies qui affaiblissent et refroidissent l'affection. Quant à la religion, l'orateur estime que nous avons gardé, d'une façon générale, " l'intelligence traditionnelle de notre foi ". " C'est, dit-il, de son sang (celui du paysan canadien-français), dix fois baptisé, et qui n'a pas eu un reniement, que sont sortis et que sortent encore les prêtres de nos paroisses, les frères et les soeurs de nos communautés, et l'on peut dire que les uns et les autres ne sont qu'une glorification par Dieu lui-même de la pureté de ses moeurs et de la ferveur de sa foi. " Aussi bien, la croisade anti-catholique ou celle des mauvaises lectures n'entament guère le paroissien des campagnes. Plus dangereuses, au jugement de l'orateur, sont les dépravations des moeurs publiques, l'affaiblissement de l'honnêteté. A force d'entendre dire que tout se vend et que tout s'achète, le Canadien ne perdra-t-il pas le sens même de l'honneur ? Et, dans une péroraison qui a dû passer frémissante en bien des âmes, Mgr Gauthier exhorte ceux qui l'écoutent, et ceux plus nombreux encore qu'il atteindra par eux, à garder les traditions des anciens jours. Un peuple, dit-il, a besoin de vivre de son passé, comme un arbre de sa racine.

Depuis le passage à Chambly de Mgr Forbin-Janson, au milieu du siècle dernier (1841), une belle croix de tempérance dressait ses bras protecteurs, tout juste sur les bords du superbe bassin que décrivent les eaux du Richelieu, à l'avant de la place de l'église, par delà le grand chemin public. Avec le temps, car les choses comme les gens s'usent, la vénérable croix avait fini par menacer ruine. N'aurait-on pas fait mieux de la relever, ou d'en installer une nouvelle, toute semblable, à la même place ? Sans vouloir critiquer qui que ce soit, je dirai que ç'eût été là mon avis. Mais Notre-Seigneur, en ces derniers temps, a voulu que la dévotion à son Sacré-Coeur prenne dans le monde une large extension. Une statue du Sacré-Coeur, cela se voit mieux, et de plus loin, qu'une simple croix. Toujours est-il qu'on décida de relever le monument en remplaçant la croix par un Sacré-Coeur. C'est toujours Notre-Seigneur en tout cas qu'on continuait d'honorer. On avait justement pensé que la circonstance du 250ème anniversaire de Chambly était l'occasion toute trouvée pour l'inauguration ou le dévoilement du monument nouveau et ancien tout ensemble. Je dis nouveau et ancien tout ensemble : en effet le Sacré-Coeur seul est neuf, le socle et les inscriptions sont restés les mêmes qu'autrefois. Donc immédiatement à la suite de la messe pontificale du 6 septembre, Mgr l'archevêque, le clergé, les notables et la foule traversèrent la place de l'église, sous les yeux de granit de la statue du vénéré M. Mignault, et vinrent se grouper au pied du monument, en face de la baie. Le maire de la paroisse, M. Alphonse Brunelle, lut un bel acte de consécration, par lequel, officiellement, au nom des membres des deux conseils (village et paroisse) et de leurs constituants, il plaçait Chambly sous la protection du Divin Coeur de notre Dieu fait homme, s'engageant, au nom de tous ses concitoyens, à ce que les lois de Dieu, de la justice et de l'honneur soient

toujours observées dans la localité. (2) Ce fut magnifique! M. le curé Laforce, ayant souligné en quelques mots bien sentis

(2) Voici les inscriptions qui se lisent sur le piédestal de la statue. On verra qu'elles se rapportent à toute l'histoire du monument :

(première face)

(qui regarde l'église)

*O cruz Arc
Spes unica
Mundi salus
Et gloria*

(au bas, sur une plaque de cuivre)

1665

Statue érigée à l'occasion
du 250ème anniversaire
de la fondation de Chambly

1915

(face du côté gauche)

Restauré en souvenir de la visite
de Mgr E.-C. Fabre évêque
de Montréal
novembre 1884
en la nouvelle église
construite en 1881

(face du côté droit)

Monument de tempérance
inauguré par le comte
de Forbin-Jauson
évêque de Nancy
primat de Lorraine
juin 1841

(face au bassin)

1665

Sa Sainteté Benoît XV

Sa Grandeur Mgr Paul Bruchési, archevêque de Montréal
L'abbé Charles Laforce, curé de Saint-Joseph de Chambly
MM. Salime Monty, Jules Prairie, Dr Salomon Taupier
marguilliers du banc

Chs. Lebourhis, entrepreneur.

1915

la portée de ce geste, Mgr Bruchési prit la parole. Depuis dix-huit ans qu'il est archevêque de Montréal, c'est la première fois, explique Monseigneur, qu'il est témoin d'un pareil acte de religion et de foi de la part d'une municipalité. Il félicita M. le maire Brunelle, les deux conseils et tous les paroissiens.

Et désormais, heureux souvenir des fêtes du 6 septembre 1915, à tous ceux qui passeront entre l'église et la baie de Chambly, la belle statue, les bras étendus vers l'église et le village, avec un coeur bien dessiné sur sa poitrine (type de Montmartre), comme si elle résumait tout ce passé de foi dont on est justement fier à Chambly, dira éloquemment au nom de l'histoire autant qu'au nom de la foi : " Voici ce coeur qui a tant aimé les hommes ! "

* * *

La partie religieuse proprement dite était finie. Elle devait être suivie, dans la cour du vieux collège, d'un banquet de six cents convives, sous la présidence de M. l'avocat Meunier. La coutume de fraterniser en mangeant remonte, paraît-il, à la plus haute antiquité. " Un homme qui sait bien manger et ne dire que juste ce qu'il faut, affirmait souvent à Rome Mgr Tarnassi — un ancien auditeur de nonciature qui était notre hôte au Collège Canadien —, est un diplomate parfait. " Au Canada, la diplomatie n'est peut-être pas notre première force. Mais il est certain que nous parlons beaucoup à table, plutôt beaucoup peut-être que bien. A Chambly, les circonstances aidant, on parla beaucoup et bien. C'était un banquet sous la tente, et il va sans dire que la tente et les tables étaient décorées et ornées à profusion, comme il convenait. Tour à tour, dans ce beau décor et devant ce bel auditoire, M. l'avocat Meunier, M. l'avocat Bissonnette, Mgr l'archevêque de Mont-

réal, M. l'abbé Maurice et M. l'abbé Perrin portèrent la parole. Le président du comité de réception lut des lettres d'excuse de personnages qui s'étaient trouvés empêchés : le gouverneur-général duc de Connaught, le lieutenant-gouverneur Leblanc, le premier-ministre Gouin, l'évêque de Sherbrooke (Mgr Larocque), l'évêque de Saint-Hyacinthe (Mgr Bernard), l'honorable M. Pothier, Sir Horace Archambeault, etc. Puis, M. Bissonnette, dans un discours substantiel, rappela le glorieux passé de Chambly et en tira des leçons de dignité et de fierté civiques pour l'avenir. Il termina par des remerciements aux hôtes distingués que la vieille et historique paroisse s'honorait de recevoir ce jour-là. Mgr de Montréal se déclara heureux d'assister à cette belle fête paroissiale, qu'il dit être une vraie fête de famille. Il fit l'éloge de la paroisse canadienne et loua les gens de Chambly de leur bon esprit. Après le discours de l'abbé Maurice qui suivit, M. l'abbé Perrin, prêtre de Saint-Sulpice, supérieur du Collège Canadien à Rome, dans une rapide et très vivante improvisation, se dit heureux, lui aussi, d'être présent à ces belles fêtes. Lui qui arrive de Rome et qui a passé récemment sur le front, là-bas, entre les belligérants de la grande guerre, il félicite son pays de connaître et de conserver les biens de la paix et de la prospérité. Dans tous ses voyages, il assure qu'il n'a rien vu de plus reconfortant que le spectacle dont il est aujourd'hui témoin. D'autres paroles encore furent prononcées qui furent appréciées. Mais le vrai discours de circonstance, qui fit le charme de tous, c'est M. l'abbé Maurice qui le donna. M. l'abbé Maurice, ancien élève des universités de Rome et de Paris, actuellement visiteur des écoles à Montréal, est un enfant de Chambly. Il a, dans sa jeunesse, vécu sur les bords du *bassin* et couru dans les ruines du vieux *fort*. Il aime l'histoire et il est un lettré distingué. On avait donc été bien inspiré de lui confier la tâche délicate, mais pour lui facile, de

faire entendre *les voix de Chambly*. Il se demanda ce que l'on était venu faire, au village natal, en cette glorieuse circonstance.

Et vous, messieurs, qu'êtes-vous venus voir, admirer et fêter à Chambly? Les créations gigantesques de la science et de l'industrie? De longues usines qui s'alignent sans fin? De hauts-fourneaux qui vomissent la flamme? Des édifices dont les sommets déchirent les nuages? Etes-vous venus pour contempler la beauté du site, le doux cadre de nos montagnes et le petit lac à vos pieds, l'ordre, la richesse et la variété des villas? Est-ce un vénérable vieillard qui vous attire pour lui faire couronne et rendre hommage à ses travaux et à ses cheveux blancs? Oui, c'est un peu ceci, mais ce n'est pas ceci surtout. Vous êtes venus voir le passé, un passé de deux siècles et demi, lui demander des conseils, des leçons. Vous avez voulu revenir au berceau de la colonie, vous asseoir un instant à ses côtés et voir de quels soins attentifs la mère-patrie entoura le petit enfant qui venait de lui naître sur la terre d'Amérique, apprendre comment on nous prépara les voies. Ce que vous avez voulu, vous pouvez le faire à loisir tout le long du jour, respirer à pleins poumons, au sein des ruines, dans l'enclos des vieux cimetières, sous les voûtes de l'église, l'air pur et vivifiant des origines qui n'a pas cessé de souffler sur nos rives. Vous voulez entendre la voix du sol canadien-français à l'endroit où ce sol, à la toute première heure de notre histoire, fut foulé par nos pères, arrosé de leur sang et cultivé avec amour. Et c'est à moi, jeune de Chambly, qu'on a demandé d'être l'écho du Chambly séculaire.

On n'a pas eu tort, car je me flatte de tenir, autant et plus que tout autre peut-être, par toutes les fibres de mon cœur, par tous les sentiments de mon âme, au sol de mon village natal. Que de fois, il vous en souvient, monsieur le président et bien cher compagnon d'enfance, que de fois nous avons erré au milieu des ruines du vieux fort! Vieille chapelle militaire, logis des gardes, poudrière, sombre cachot, nous avons fureté dans tous vos coins. Nous avons même profané du pic et de la pioche le sol de la cour intérieure du fort, pour y découvrir quelques vieilles ferrailles militaires qui nous parlent du passé et nous en révèlent les secrets. Que de fois, le soir, nous sommes montés à la tour pour mieux embrasser, sous la douce lumière des étoiles et dans le calme de la nuit, notre bassin d'un seul regard d'amour et mieux saisir au passage les échos que nous entendions vraiment! Était-ce le chant des rapides ou la voix des anciens?

Je ne le sais. Mais il y avait des sons mystérieux qui frappaient nos oreilles. Ils semblaient partir des profondeurs du lac Champlain et, se répercutant, le long de la rivière des Iroquois, au-dessus des forts Sainte-Thérèse, Saint-Louis et Sorel, ils allaient enfin se briser et mourir au pied des murailles du vieux Québec. C'était parfois comme des cris de victoire ! Puis, venaient les longs sanglots d'adieu, les derniers soupirs des soldats français qui tombaient sous la flèche de l'Iroquois ou les coups de l'Anglais. Et nous entendions des mots comme : honneur, vaillance, foi, Saint-Louis, France et Canada ! Puis, quand la nuit se faisait plus sombre encore, nous descendions vers le cimetière militaire où, de 1707 à 1843, vinrent se coucher tant de héros ignorés, français, anglais, volontaires canadiens et soldats américains, et nous les voyions, menaçants même dans la mort, enveloppés chacun dans son glorieux étendard, faire encore des efforts pour se remettre debout.

Vous le dirai-je ? Hier soir, je suis allé faire ma rêverie coutumière près du vieux cimetière et j'ai vu, ô prodige, nos braves sortir de leurs tombeaux et, Français et Anglais, ennemis jurés d'autrefois, se tendre la main et échanger avec amour leur glorieux linceul.

Les voix de Chambly, nous, les jeunes, formés par l'éminent patriote et si vénérable vieillard qu'est M. J.-O. Dion, nous les avons entendues toutes ! C'est pourquoi nous pouvons les redire. Nous avons tâché de les comprendre et surtout de les suivre. Car les paroles qu'elles disent sont à la fois des principes et des préceptes. " Cultivez la vaillance ", criaient les vieux murs et les noms glorieux qu'ils portent. " La terre est douce et légère à tous les braves tombés à l'honneur ", reprenait l'écho du cimetière. La voix des missionnaires d'autrefois : jésuites, récollets, prêtres de Saint-Sulpice ou du clergé séculier, tous vieux pasteurs disparus, répétait encore : " La plus grande des victoires est celle qu'on remporte sur soi-même. C'est Dieu qui mène les peuples et la religion qui les rend forts. " Et les blés chantaient : " Vive la terre ! A ceux qui s'y attachent, les longs jours de bonheur et de prospérité ! ", tandis que les pins verts, ceux que Champlain lui-même admirait sur nos bords, reprenaient : " Fils du sol canadien-français, comme nous, sois rempli d'espérance en la destinée de ta race, mais aussi, comme nous, pousse tes racines bien avant dans le sol et porte ta tête et bien droite et bien haute vers le ciel ; sois généreux, sois noble, mais sois ferme toujours ! "

Messieurs, qu'êtes-vous venus voir, entendre à Chambly ? Des ruines vénérables qui parlent, l'endroit où nos pères, glorieux fondateurs de la

race, ont uni, sous le même toit et le même jour, à cette heure des origines où l'on ne songe qu'aux choses essentielles, indispensables et fondamentales à la grandeur des peuples futurs, ont uni, dis-je, l'amour de Dieu et de l'Église, l'amour du sol et la noble vaillance française !

Et aujourd'hui, le vieux Chambly et le jeune unissent leurs voix pour féliciter et remercier les organisateurs des fêtes de ce jour et les hôtes que nous accueillons et qui si largement nous honorent...

* * *

Il fallait évidemment que cette journée historique ne se passât pas tout entière sans que les invités et la foule fissent une *station* — une station aussi pieuse j'oserais dire que patriotique — au fort Saint-Louis, sur la route du *bassin* au *canton*, cette incomparable relique du passé qui est l'orgueil de Chambly. On s'y rendit donc, après le banquet dans la cour du vieux collège, et ce fut une longue procession de voitures et d'autos richement pavoisées et ornées de fleurs et de drapeaux. Au fort, le vénérable gardien des historiques bastions, M. Dion, faisait les honneurs et recevait avec une grâce courtoise, digne de la politesse des anciens jours, les visiteurs. Dans un coin de la cour intérieure, une estrade, enjolivée de feuillage et de drapeaux, avait été dressée. On y jouissait en vérité d'un spectacle peu banal. Dans l'enceinte, entourée de hauts murs aux pierres vieilles, des arbres vigoureux, trembles, vinaigriers, érables, affirment généreusement leur vitalité. On éprouve, à les voir là, une émotion étrange. On pense aux faits qui se sont ici passés depuis deux siècles, cependant que l'œil cherche par les meurtrières des vieux murs un coin d'horizon. Une brèche pourtant existe quelque part dans cette muraille qui laisse voir un rapide sauvagement dont les eaux bouillonnantes viennent se briser au pied du fort — image des vaines tentatives de l'homme pour l'emporter sur la nature, qui cependant le domine de tant de façons.

Près de la porte d'entrée, le corps-de-garde a été transformé en un musée. C'est vieux, c'est ancien, c'est vénérable ! Et l'on se sent tout ému à circuler dans ce fort antique, au moment où l'on descend d'une auto rapide et si moderne. C'est lier et c'est aujourd'hui ! Comme disait Mgr d'Hulst aux fêtes du quatorzième centenaire de Clovis à Reims, en 1896 : "Inclinons le présent devant le passé pour enseigner l'avenir !"

M. J.-C. Gravel, ingénieur civil, président du comité du fort, ayant d'abord souhaité la bienvenue aux distingués visiteurs, la série des discours commença par la lecture à Mgr l'archevêque de Montréal, par M. G.-N. Ducharme, maire de Chambly, d'une très belle et très expressive adresse de circonstance. Nous en citons la partie substantielle :

Le Canada catholique célèbre cette année le troisième centenaire de l'établissement de la foi dans la Nouvelle-France. Les fêtes touchantes de Lafontaine, précédant de quelques semaines celles plus solennelles et plus grandioses de Québec, témoignent que la religion du Christ se propagea rapidement dans toute l'étendue des vastes régions qui forment aujourd'hui la confédération canadienne. Elles rappellent surtout aux trop nombreux Canadiens qui l'ont oublié que l'Ontario moderne fut l'abord et longtemps terre française et catholique.

A Chambly, nous commémorons plus modestement le deux cent cinquantième anniversaire de la première messe qui y fut célébrée. Cette messe, elle fut dite au pied d'une croix de bois, dans l'enceinte protégée par une faible palissade de pieux, où les fondateurs de Chambly durent longtemps se garder contre les incursions des Iroquois lancés par les Anglais à l'assaut de la croix du Christ et de l'étendard de la France. Plus tard, les autorités de la Nouvelle-France firent exécuter des travaux de défense plus considérables. Chambly devint l'un des principaux postes militaires de la colonie durant ces longues guerres que Français et Anglais se livraient pour la possession de l'Amérique du Nord. Après la conquête, les gouverneurs anglais firent ériger des fortifications plus importantes encore, afin de défendre les nouvelles possessions du roi d'Angleterre contre les attaques menaçantes de ses sujets anglo-protestants en révolte, qui n'avaient pas appris comme nous, au pied de la

croix du Christ et sous la sage direction de nos évêques, à respecter l'autorité souveraine et leur serment de fidélité. Plus tard encore, lorsque l'heure de la paix, de la paix bienheureuse et féconde, eut sonné pour nous, le gouvernement canadien fit restaurer ces vieilles murailles devenues inutiles pour les combats sanglants, les gardant en souvenir des multiples épreuves que le Canada a traversées depuis sa naissance.

Au milieu de ces péripéties, de ces batailles, de ces conquêtes, de ces changements d'autorité temporelle et des nombreuses évolutions politiques qui les ont suivis, une seule chose est restée debout, intangible, immortelle, c'est la croix. Son apparence matérielle s'est transformée ; la croix de bois est devenue l'église de pierre, où chaque jour — ce matin encore par les mains de Votre Grandeur, comme en 1665 à la voix de l'humble missionnaire — le Fils de Dieu continue à descendre sur la terre pour nourrir les hommes du pain des anges et les rendre forts contre tous les ennemis, ceux du dedans et ceux du dehors. A l'ombre tutélaire de cette croix, la petite colonie de 1665 est devenue une belle et florissante paroisse. Elle a survécu aux assauts des Iroquois, aux attaques des Anglais, à l'abandon de la France, aux séductions des Américains, aux tentatives insidieuses des assimilateurs britanniques. Elle a fait plus que préserver et agrandir son patrimoine matériel ; elle a conservé sa foi, sa langue, ses traditions, elle a gardé son âme !

N'est-ce pas en raccourci l'histoire de toute la Nouvelle-France et du Canada catholique ? La paroisse canadienne n'a-t-elle pas été la cellule sociale qui a conservé la vie de la nation et lui a permis de se reconstituer après chacune des secousses formidables et des amputations cruelles qu'elle a subies ? N'est-elle pas la pierre angulaire, immuable, sur laquelle repose tout l'organisme religieux et national du Canada catholique et français ? Unique survivante des institutions françaises, n'a-t-elle pas longtemps constitué le seul corps public où le peuple canadien-français, en exerçant cette liberté et ces droits dont l'Eglise a toujours reconnu la légitime bienfaisance, apprit, par l'élection de ses marguilliers et l'administration du temporel des paroisses, le maniement des institutions représentatives dont la conquête britannique lui avait apporté le germe ? L'église paroissiale n'a-t-elle pas été longtemps pour nous la seule école, et le curé, le seul maître d'école ?

L'importance de cette institution et la force sociale qu'elle met en valeur n'échappèrent point à la vigilance des gouverneurs anglais qui avaient entrepris la conquête de la race après avoir achevé la conquête

de la terre, qui avaient résolu de s'emparer de l'âme de la nation après s'être rendus maîtres de son corps. Ils tentèrent d'abolir la paroisse, ou plutôt, de la soustraire à l'autorité des évêques, afin d'en faire entre leurs mains un instrument de domination assimilatrice. La ferme résistance de nos pasteurs, leur patiente ténacité déjoua ces calculs et usa ces efforts. Apôtres et patriotes, ils sauvèrent la paroisse. Et, sous leur paternelle direction, les Canadiens français restèrent groupés autour de leurs clochers, soumis à l'autorité temporelle du roi, mais fidèles avant tout au Christ, à son Eglise et aux traditions de la race.

M. Ducharme terminait son discours-adresse en remerciant Mgr l'archevêque de Montréal, digne héritier des grands évêques que l'Eglise nous a donnés, de tout ce qu'il fait pour l'oeuvre de bien au milieu de son peuple. C'était l'inviter à prendre la parole encore une fois. Depuis le matin, Monseigneur parlait pour la troisième fois au même auditoire et, au fond, sur le même sujet. Mais l'archevêque de Montréal a le secret de parler souvent, sans se répéter jamais. Nous trouvons dans un compte-rendu de journal le texte du discours qu'il prononça au fort en cette journée historique. Nous nous en voudrions de ne pas le donner *in-extenso* à nos lecteurs.

Jamais la paroisse de Chambly et le vieux fort de Saint-Louis n'ont vu de spectacle semblable à celui qui se déroule actuellement devant vous. Spectacle grandiose et consolant à la fois ! Vous nous avez dit l'histoire de votre paroisse et celle du vieux fort ! Histoire touchante et toute vibrante de patriotisme et de foi. Je me félicite, mes chers amis, de ce que nous sommes une nation heureuse. Il n'est pas un évêque sur la terre de France et surtout de Belgique qui n'envierait notre sort.

Ce que nous avons vu ce matin ne peut se voir qu'en terre canadienne. C'est une fête de paroisse, mais une de celles qui ne s'oublient pas et dont le souvenir restera gravé dans la mémoire de vos enfants. Pour célébrer l'anniversaire de la fondation de Chambly, évêques, prêtres, religieux, magistrats, ministres, législateurs, hommes de profession, cultivateurs, pères et mères de famille, jeunes gens, jeunes filles, tous se sont réunis, ce matin, aux pieds des autels. Ils ont dit leur foi dans un acte d'adora-

tion et de reconnaissance. Devant la belle statue nouvelle, nous avons vu le conseil municipal de cette ville, par la bouche de son maire, se consacrer au Sacré-Coeur de Jésus, reconnaissant ainsi la royauté sociale de Notre-Seigneur dans le monde. Nous voici au fort Saint-Louis, l'orgueil de Chambly, pour donner libre cours à nos sentiments patriotiques. En face de cette foule énorme qui se presse autour de cette estrade, je ne puis m'empêcher de répéter: "Comme il fait bon pour des frères d'être ensemble", et encore " Dieu n'a pas fait ainsi pour toutes les nations. "

Aujourd'hui, c'est la fête du travail. Hier soir, à Notre-Dame, des milliers d'ouvriers se consacraient à Jésus-Christ. En ce moment, les ouvriers paraded dans les rues de la grande ville, cherchant à se mieux connaître et à améliorer par l'union qu'ils s'efforcent de faire régner entre eux leurs conditions sociales. Mais la grande fête du labeur, c'est à Chambly qu'elle se célèbre aujourd'hui. Nous célébrons le labeur admirable de 250 ans, le travail des fondateurs, des missionnaires, allant par toutes les saisons à la conquête des âmes, des laboureurs défrichant le sol au milieu de tous les dangers et sous les attaques presque continuelles des Iroquois. C'était la forêt. Ils l'ont abattue à grands coups de cognée et ils ont creusé la terre qui fait aujourd'hui votre orgueil et votre prospérité. Ils sont partis, mais on ne peut pas les oublier. Nous célébrons le travail des pères et des mères et celui des éducateurs de la jeunesse. Ce que Jacques Cartier a fait pour le Canada, ce que Maisonneuve a fait pour Montréal, d'autres l'ont fait ici. Tout ce qui s'est dit ici il y a deux cent cinquante ans, lors de la célébration de la première messe à Chambly, je l'ai répété ce matin à l'autel. Rien n'est changé et c'est ce qui fait la force de notre religion. Elle est immuable, elle ne change pas. C'est la fête du labeur patriotique, chrétien et apostolique, c'est la fête des souvenirs, c'est la fête de l'Eglise du Canada.

Avant de terminer, laissez-moi vous féliciter du succès que vous avez obtenu. Vous avez bien fait les choses, vous nous avez reçus avec une royale générosité. Un autre devoir nous incombe cependant. Il faut maintenant regarder l'avenir. Il nous faut soutenir nos guerres. Il faut conserver intacts les glorieux dépôts que nous ont confiés nos ancêtres, notre religion, notre foi et notre langue. Quant à moi, mes amis, je garderai de cette journée si féconde en pieux souvenirs et en précieux enseignements une souvenance impérissable.

L'honorable M. Blondin, ministre du cabinet Borden, M. le député Rainville, le Père Filiatreault, de la Compagnie de

Jésus, M. le régistrateur Geoffrion et M. J.-O. Dion prirent ensuite la parole. Nous renouons au plaisir de donner ou même d'analyser tous ces discours. D'abord, il va de soi qu'il était difficile à ces messieurs de ne pas répéter en partie ce qui avait déjà été si bien dit. Puis, nous n'avons pas le texte des allocutions prononcées et les résumés qu'ont donnés les journaux ne leur rendent certainement pas justice.

Nous n'avions pas non plus le texte du discours de M. Dion, le patriote et si vibrant gardien du fort de Chambly, l'âme, pourrions-nous dire, et l'âme combien vivante, de ces ruines éloquentes, qui parla après ces messieurs. Il y a longtemps, longtemps, tout jeune humaniste, nous nous souvenons avoir visité le fort de Chambly sous sa direction. Il nous avait paru dès lors déjà vieux et très vénérable, et il y a de cela trente ans passés. Il semble qu'il lui convenait, à cause de l'honorable tâche qu'il s'est lui-même donnée par patriotisme, d'être déjà vieux alors qu'il était jeune, comme aussi de rester jeune en devenant vieux ! Il y a des gens qui s'identifient avec leurs fonctions et l'excellent M. Dion est de ceux-là. Comme le fort qu'il garde, il dure et durera longtemps. Nous n'avions pas son discours, disions-nous. Nous le lui avons donc demandé par lettre. Avec une bienveillance qui nous touche profondément, vu l'âge et l'état de santé assez précaire de M. Dion, le vénérable gardien du fort, qui s'en occupe depuis quarante ans passés et qui en a la direction depuis trente-quatre ans, nous a répondu longuement. D'abord, il n'avait pas de discours écrit. On ne l'avait pas d'avance invité à parler. Mais, arrivés au fort, les assistants lui firent une ovation. Il était d'ailleurs l'un des membres honoraires du comité des fêtes, et ses titres à être l'un des orateurs du jour ne pouvaient faire doute à personne. Il parla donc, et il parla de ses chers souvenirs, c'est-à-dire un peu de tout ce qui se passa de 1665, et même avant, jusqu'à la cession en 1760-63. Il parla

de la fondation du fort (10 juillet—25 août 1665), des premiers missionnaires, Chaumonot et Albanel, de la vie des officiers au fort (la Mère de l'Incarnation en raconte quelque chose dans ses lettres), des difficultés qu'on éprouva à guerroyer contre les Iroquois (1666), du premier recensement (1681), du premier seigneur (M. de Chambly, fondateur en 1665 et seigneur en 1672), des douze premiers colons (1673), de leur vie heureuse et aventureuse tout ensemble, puis, plus tard, de leurs difficultés lors des incursions iroquoises (1687), des successeurs de M. de Chambly, M. Hertel, comme seigneur, et M. de Saint-Ours, comme commandant (1682), de la fondation de la paroisse proprement dite (1721), par Mgr de Pontbriand, avec le Père Juconde Drué, récollet, comme premier curé, de la bénédiction de l'église par le grand-vicaire Le Normand (1759)... Il parla, il parla, un peu au hasard, écrit-il, donnant des détails sur les moeurs du temps, expliquant, par exemple, comment François Hertel, seigneur de Chambly, ondoyait les enfants en attendant l'arrivée des missionnaires, ou comment, d'après Marie de l'Incarnation, les officiers du fort élevaient des poules !

Et ce dut être exquis, absolument, d'entendre ce vénérable personnage, qui touche à ses 78 ans, et qui a consacré sa vie à glorifier les vieux souvenirs du temps des Français, raconter tout cela, un peu selon le caprice du moment ! Aussi, on le félicita, on l'entoura, on l'applaudit ! L'excellent M. Dion en est encore tout confus, et sa lettre est toute pleine des émotions de ce jour qui fut pour lui un si grand jour. Qu'il nous permette de lui dire que, s'il n'eût pas parlé, à pareil jour, au fort, il eût manqué quelque chose à la gloire de Chambly et de ses fêtes.

Enfin la voix d'un poète se fit entendre. Nous nous garderons bien de juger son oeuvre. Mais nous tenons à conserver

dans notre *Revue* cette pièce, encore inédite, et qui fait tant honneur à la foi et au patriotisme de son auteur, M. le notaire Z. Mayrand.

LE FORT DE CHAMBLY

250ème anniversaire de son érection

Aux bords du Richelieu tu dresses tes murailles
Pour évoquer le temps des premières batailles,
O vieux fort de Chambly, souvenir des Français ;
Des colons primitifs tu redis les hauts faits.

En ces lieux tout respire un sublime courage,
Le sang de nos aïeux coula sur ce rivage ;
Pendant qu'ils combattaient les cruels Iroquois,
Tu fus souvent témoin des plus nobles exploits.

A deux cent cinquante ans reportant ma mémoire,
Je relis le plus beau feuillet de notre histoire :
Richelieu, Pontchartrain, de Chambly, Carignan,
Samuel de Champlain, tous nos héros d'antan.

Des bateaux, déployant leur vitesse et leur force,
De ta rive ont chassé l'ancien canot d'écorce ;
Le wigwam a fait place aux temples somptueux,
Où le peuple chrétien vient implorer les cieux.

Plus de féroces cris, plus de danses de guerre ;
Au lieu de l'Oneyout barbare et sanguinaire,
Les mains rouges de sang scalpant ses ennemis,
Voici vivant en paix les Canadiens amis.

Fort, qui braves du temps l'irréparable outrage,
Avec nos coeurs français nous te rendons hommage !
Du haut de tes créneaux antiques et mousseux
Deux siècles et demi nous parlent de nos preux.

Il fait bon, en ces jours de rampant égoïsme,
Se grouper au foyer du pur patriotisme :
Et jurons de défendre à jamais notre foi,
Nos droits, nos libertés, nos drapeaux, notre roi.

6 septembre 1915.

Z. MAYRAND.

* * *

Un dernier mot, par le président honoraire du comité des fêtes, M. le curé Laforce, et la série des discours allait être terminée. Le très digne président honoraire, une dernière fois, exprima la reconnaissance de Chambly aux hôtes de ce jour inoubliable. Il le fit avec mesure et avec tact, autant qu'avec émotion et sincérité. Ce fut certainement, redisons-le, un bonheur pour Chambly, pour les fêtes, pour le comité, d'avoir à leur tête, en cette circonstance, ce curé sympathique, à la voix chaude et harmonieuse. C'est là, en tout cas, une réflexion que nous avons retrouvée sur les lèvres de beaucoup de gens témoins de ces fêtes, et nous la croyons absolument justifiée.

Et maintenant que nous avons raconté les fêtes de Chambly, plus longuement que nous ne nous le proposons en prenant la plume, il nous paraît sage et utile, pour nous et pour nos lecteurs, d'en dégager une leçon qui s'impose. Fréchette avait raison d'écrire que notre histoire est " un écrin de perles ignorées ". La relire, ou mieux la revivre, dans un jour de fierté patriotique, comme celui qui s'est vécu à Chambly le 6 septembre 1915, c'est excellent, c'est réconfortant, c'est vivifiant. Puisse nous nous inspirer un peu partout, et plus souvent, de l'exemple qui nous a été là donné à tous ! En aimant mieux notre histoire, nous aimerons mieux notre race et ses traditions. Nous en serons plus fiers, dans le bon sens du

mot. Et ce sera un cordial pour notre patriotisme, un cordial aussi généreux que puissant. Sir Georges-Etienne Cartier était né sur les bords de ce Richelieu que les anciens nommaient parfois la rivière Chambly. Et c'est lui qui a uni, un jour, ces trois mots, qu'un Canadien ne prononce ou n'entend jamais sans un tressaillement du coeur qui fait du bien à l'âme : " O Canada, mon pays, mes amours ! "

